

Les Thérapeutes : de l'idéal contemplatif des fils d'Israël dans l'Égypte du Ier siècle

André Paul

Historien, bibliste et théologien

Philon d'Alexandrie, philosophe et exégète juif contemporain de Jésus de Nazareth et pour une part de Paul de Tarse, est l'auteur d'un traité relativement bref que les auteurs ecclésiastiques ou Pères de l'Église nous ont transmis sous le titre De vita contemplativa (« La vie contemplative »). L'œuvre est unique, entièrement consacrée à l'existence rituelle d'un groupe de Juifs contemplatifs d'Égypte, « philosophes » que l'auteur appelle « Thérapeutes ». Rien n'est dit sur l'origine et l'histoire de ces gens, dont la vie, vécue comme hors du temps, prend la forme d'une incessante et grandiose liturgie. D'où ce sérieux dilemme. Philon évoque-t-il une communauté réelle de son temps, bien sûr idéalisée dans une rhétorique sans faille, artisan qu'il est d'une solide synthèse de ce qui est culturellement grec et de ce qui est idéologiquement judaïque ? Ou bien propose-t-il un modèle fictif de son programme éthique, une image utopique de l'existence humaine ? Dans ce cas, les Thérapeutes ne seraient-ils pas une création pure et simple de Philon, faisant pièce aux écoles des philosophes grecs, ce qui est l'avis de Renan et de Lagrange ? Il convient de répondre à ces questions, mais au terme d'une lecture suffisamment éclairée des étonnantes pages de La vie contemplative.

De la thérapeutique des corps à celle des âmes

« Thérapeutes » est le décalque du grec *therapeutai*, pluriel de *therapeutês*. Ce mot signifie soit servir (un dieu) ou rendre un culte, soit soigner ou guérir. Ce qu'atteste Platon, l'auteur favori de Philon. Dans le *Gorgias*, œuvre des débuts du philosophe, le cuisinier (ou le tisserand) est le *therapeutês sômatos*, « l'homme qui a soin du corps ». Dans les *Lois*, écrit de vieillesse, le terme revêt une note religieuse : le fils est présenté comme le « serviteur (*therapeutês*) de la famille et de la cité » ; ailleurs, il est question du *therapeutês* ou « ministre » des « choses saintes et des choses sacrées ». Progressivement, un sens quasi liturgique se trouvera imputé au verbe *therapeuein*, qui veut dire alors « honorer » ou « servir ». Dans la Bible grecque des Septante, où *therapeutês* n'apparaît point, *therapeia* signifie « réunion culturelle » ou « solennité religieuse » (Joël I, 14 ; II, 15). Moïse (Josué I, 2) et Job (Job XLII, 8) sont dits « mon (de Dieu) serviteur (*therapôn*) ». Philon utilise certes *therapeutês* à l'instar de ses contemporains, mais dans le cadre élaboré de son système théologique propre ; d'où ces explications éloquentes qu'il propose : « L'option de ces philosophes se marque aussitôt par le nom qu'ils portent : thérapeutes ou thérapeutrides est leur vrai nom, d'abord parce que la thérapeutique dont ils font profession est supérieure à celle qui a cours dans nos cités – celle-ci ne soigne que les corps, mais l'autre soigne aussi les âmes en proie

à ces maladies pénibles et difficiles à guérir, que les plaisirs, les désirs, les chagrins [...] et la multitude infinie des autres passions et des autres misères font s'abattre sur elles. [S'ils s'appellent thérapeutes] c'est aussi parce qu'ils ont reçu une éducation conforme à la nature et aux saintes lois, au culte de l'Être (*thérapeuein to on*) qui est meilleur que le bien, plus pur que l'un, plus primordial que la monade » (§ 2).

Thérapeutes et Esséniens

D'entrée de jeu, Philon situe les Thérapeutes, voués à la « vie contemplative » ou *théôria*, par rapport aux Esséniens, dont il dit avoir traité ailleurs (§ 1). Ceux-ci, dit-il, « ont consacré à la vie active (*ho praktikos bios*) leur zèle et leurs efforts » (*ibid.*). On ne sait trop à quel écrit il se réfère. Certes, il s'étend sur les Esséniens dans son *Quod omnis probus liber sit* et dans ses *Hypothética*, mais au milieu de bien d'autres considérations ou développements. Le parallèle distinctif entre les deux expériences n'en est pas moins frappant. Les Esséniens décrits par Philon, ainsi que par Josèphe, sont censés vivre en communauté dans une totale autarcie économique et culturelle. Ils sont doublement actifs. Car à la fois ils assurent la subsistance de tous et satisfont aux règles ou rites de la vie commune, bains de purification, lecture commentée des Écritures et repas en commun. Il faut avoir ici à l'esprit la distinction des trois « vies » proposée par Philon dans ses *Quæstiones in Genesim* (IV, 47). D'abord la vie contemplative, la meilleure, celle du sage qui recherche le « calme » (*érémia*), la « tranquillité » (*apragmosyné*) et la « disponibilité » (*scholé*) en vue d'accéder aux contemplations divines dans la « paix » (*hêsychia*). À l'opposé, la vie dissolue de l'homme qui recherche « la ville, le tumulte de la foule [...] et le bouillonnement des hommes et des affaires ». Entre les deux, la vie pratique, de l'homme progressant vers la paix (*hêsychia*) « sans pour autant quitter tout à fait les activités de la vie civile (*politéia*) ». L'existence des Thérapeutes est le modèle idéal de la première vie, celle du sage ; celle des Esséniens l'est de la troisième, avec « l'homme qui progresse », dans la mesure où elle est une situation intermédiaire, un moyen pour s'arracher et s'élever. Philon rapporte qu'il y avait des Thérapeutes un peu partout dans la Diaspora, surtout en Égypte. Il réserve son propos au groupe implanté non loin d'Alexandrie, en bordure du lac Maréotis : l'élite d'entre eux. De celle-ci, il décrit le genre de vie. Il y avait des hommes et des femmes, ce qui n'est pas le cas des Esséniens, dont la vie réglée est attestée comme exclusivement masculine. Tous les Thérapeutes étaient célibataires par choix, la plupart des femmes dites « vierges âgées » (*gêraïai parthênai*). La virginité ne signifiait pas le refus voire le mépris du mariage, comme chez les Esséniens ; elle était la conséquence directe du retrait total de la cité. Ainsi s'établissait l'égalité entre les sexes. Les Thérapeutes renonçaient de plus à toute propriété ; ils distribuaient la totalité de leurs biens à leurs proches ou amis avant d'entrer dans la vie contemplative, sans période d'initiation semble-t-il (à la différence encore des Esséniens). Plus encore, ils se présentent comme abstraits de toute contingence matérielle, sur le plan des biens et des équipements, n'exerçant aucune activité matérielle, ce qui les distingue de nouveau des Esséniens.

Un idéal de philosophie contemplative

Ils vivaient en ermites, isolés six jours sur sept dans une maison individuelle comprenant entre autres une « pièce sacrée » ou *semnéion*, appelée encore *monastêrion* ou « ermitage ». Là, ils s'isolaient pour « accomplir les mystères de la vie religieuse » ; ils n'y apportaient ni boisson ni nourriture ni rien dont le corps eût besoin, mais « des lois, des oracles recueillis de la bouche des Prophètes, des hymnes et tout ce qui permet à la science et à la piété de grandir et d'atteindre leur plénitude » (§ 25). *Monastêrion* (« ermitage ») est un néologisme. Le mot ne réapparaît nulle part avant le III^e siècle, cette fois dans les textes chrétiens sur le monachisme. Notons que Philon atteste ici l'organisation des Écritures selon les trois parties traditionnelles, la Loi, les Prophètes et les (autres) écrits ; son témoignage est proche de celui de l'évangile de Luc : « Moïse, les Prophètes et les Psaumes » (Luc XXIV, 44). En ces lieux d'isolement, les Thérapeutes jeûnaient, certains trois jours et d'autres jusqu'à six. Ils s'abstenaient de viande et de vin et ne mangeaient qu'après le coucher du soleil, « car ils jugent la philosophie digne de la lumière et les nécessités corporelles dignes des ténèbres » (§ 34). Ils avaient un habit pour l'hiver, un autre pour l'été. Dès l'aube, ils priaient en se tournant vers le soleil levant. Le jour, ils étudiaient les Écritures, recherchant le sens caché par l'interprétation allégorique. Ils utilisaient aussi « des ouvrages

d'auteurs anciens, initiateurs de leur confrérie (*airésis*) ». Ils composaient également « des chants et des hymnes à la louange de Dieu » (§ 29). Mais la contemplation domine, « si bien que dans leurs rêves ils ne voient pas autre chose que les beautés des vertus et des puissances divines », allant « jusqu'à proclamer pendant leur sommeil les doctrines (*dogmata*), dignes de louanges, de la philosophie sacrée » (§ 27) : ce qui évoque le « discours sacré » des Pythagoriciens. Les Thérapeutes n'étaient pas des prêtres. Ils ne se retrouvaient ensemble que pour la célébration du sabbat, dont le service était mené par « le membre le plus ancien (*presbytatos*) et le plus versé dans la doctrine » (§ 31). Toutes les sept semaines, chaque cinquantième jour, une grande fête les réunissait en un « sanctuaire commun » (*koinon monastérion*), sous l'autorité d'un « président » (*proédros*). Tous revêtaient un habit blanc. Hommes et femmes étaient séparés, ils s'entendaient mais ne se voyaient pas. Le président commentait un passage des Écritures, puis se levait et chantait une hymne composée soit par lui-même soit par un poète plus ancien, les autres faisant de même après lui. Le soir venu, c'était l'heure du banquet ou *symposion*. On mangeait du pain levé, accompagné de sel et d'hysope. La fête se poursuivait jusqu'à l'aube, avec des chants alternés, tantôt féminins tantôt masculins, unis à la fin dans un chœur unique ; et l'on dansait aussi. On imitait alors les chants festifs d'Israël après le passage de la mer Rouge (Ex, 15), avec Moïse d'abord et Miryam ensuite. Au lever du soleil, tous se tenaient debout tournés vers l'est, priant les bras étendus avant que « chacun ne se retire dans son sanctuaire privé (*semnéion*) pour pratiquer et cultiver de nouveau la philosophie qui leur est familière » (§ 89). Les Thérapeutes sont des « citoyens des cieux et du cosmos » (§ 90), des médecins des âmes, guérissant les passions et l'aveuglement. Car « ils ont grandi et mûri dans la philosophie contemplative (*hê théôrêtikos philosophia*), la plus belle et la plus divine » (§ 67). Voilà les Thérapeutes de *La vie contemplative* ; il n'en existe pas d'autres. La peinture que Philon fait d'eux « est si idéale qu'au premier abord, ils ressemblent autant aux habitants de quelque Atlantide qu'à des philosophes de chair et d'os » (F. Daumas, 1963).

Que dire alors de leur réalité ?

Les chercheurs du XXe siècle s'employèrent à rétablir l'authenticité philonienne du *De vita contemplativa* que, de longue date, d'aucuns avaient mise à mal. Ils plaidèrent également pour la validité au moins partielle ou substantielle du témoignage du grand auteur d'Alexandrie. Le consensus se fait aujourd'hui autour d'eux. Car il semble possible de vérifier la fiabilité des affirmations de Philon quant à l'emplacement où les Thérapeutes auraient vécu leur expérience. Sur la colline de moyenne altitude surplombant le lac Maréotis, en allant vers l'ouest d'Alexandrie, la température est clémente, la fraîcheur venant de la mer et du lac. On pouvait donc s'y retirer pour y vivre durablement au calme. Les intellectuels de l'époque découvraient chez Platon les fondements de la *polis* ou « cité » idéale, mais ils discutaient de sa localisation. À lire Philon, on a le sentiment que les philosophes juifs avaient su trouver le lieu idoine de ladite *polis* tandis que partout ailleurs on le cherchait encore. Certes, l'auteur de *La vie contemplative* a su faire écho, avec une délectation rhétorique manifeste, au thème philosophique de la cité parfaite. Ses remarques n'en ont pas moins une valeur géographique indéniable. Mais il y a plus. Dans le monde gréco-romain contemporain, sous l'influence stoïcienne sans doute, tout un courant éthique invitait à la solitude et à la méditation. Cette attitude, qui n'était pas nouvelle en Égypte, remontait même à la fin du IIe millénaire av. J.-C. Elle était liée à l'enseignement des sages, qui vouaient au silence un culte véritable : ils inculquaient le goût de la retraite dans l'esprit de leurs adeptes. À la manière toute judaïque, eu égard aux doctrines propres des « fils d'Israël », les Thérapeutes auraient été les premiers à vivre en plénitude l'idéal de retraite et de solitude que proposaient en Égypte ces maîtres anciens. D'ailleurs, le monachisme chrétien naîtra et se développera, aux IIIe et IVe siècles d'abord, dans la région même où ces vieilles traditions avaient pris un corps social. Les Thérapeutes furent-ils le relais essentiel ?

La naissance de l'idéal monastique en Basse-Égypte

Il y a fort longtemps que l'on a fait le lien entre les Thérapeutes de Philon, ou le Philon du *De vita contemplativa*, et le monachisme chrétien. Eusèbe de Césarée (265-340) voulut identifier ces « philosophes » judaïques à la première communauté chrétienne d'Alexandrie. Jérôme (337-420) reprit sa thèse, avançant que les moines de son époque perpétuaient le mode de vie des premiers

chrétiens. Peu après, l'historien de l'institution monastique Cassien (360-435) voyait dans celle-ci, initiée chez les Thérapeutes (qu'il appelle au demeurant Esséniens) pensait-il, une origine apostolique. Les ressemblances sont certes frappantes entre l'existence des Thérapeutes et celle des moines de la Basse-Égypte aux IV^e et V^e siècles. On ne sait rien du destin réel des Thérapeutes à partir de la seconde moitié du I^{er} siècle chrétien. Nul ne peut dire s'ils ont survécu aux persécutions. Le fameux traité de Philon (élevé au rang d'évêque en certains manuscrits du Moyen Âge), lui, a été lu et copié par les chrétiens, qui l'ont sauvé. Son influence ne dut pas être nulle, loin de là. Ainsi, dans l'élaboration du thème fondateur de la *xénitéia*, notion essentielle de l'ascèse monastique. Ce terme désigne la démarche par laquelle le *monachos* ou « moine » s'arrache à l'ensemble de son milieu naturel pour aller vivre ailleurs, et autrement, en « étranger » (*xénos*). Le premier sens de *monachos*, est « célibataire » ou « continent ». Le vocable s'applique à l'homme qui renonce au mariage, source de divisions et cause de partage. Le « moine » peut et doit être entièrement à Dieu. Or, rien de tel ne se trouve chez Philon. D'où la nécessité de limiter l'influence directe de cet auteur sur la formation de l'idéal monastique. Cet idéal prolonge pour une part les tendances de la philosophie hellénistique de la « séparation d'avec le monde » (*anachôrêsis*) et de la « paix » (*hésychia*), tendances dont Philon demeure néanmoins un témoin de prix. Il faut voir plus haut, jusque vers les sages de l'Égypte ancienne, et plus large, vers l'héritage chrétien du judaïsme fortement hellénisé. Le relais philonien n'est que littéraire. Il demeure somme toute un témoin bien plus qu'une source.

André Paul

Septembre 2005

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



Le traité de la Vie contemplative de Philon d'Alexandrie
Pierre Geoltrain
In Semitica X (1960)



De vita contemplativa
Philon d'Alexandrie. Introduction et notes de F. Daumas, traduction de P. Miquel
Cerf, Paris, 1963



La "solitude" des Thérapeutes et les antécédents égyptiens du monachisme chrétien
F. Daumas
*In Philon d'Alexandrie
éditions du CNRS, Paris, 1967*



Philon et les origines du monachisme
A. Guillaumont
*In Philon d'Alexandrie
éditions du CNRS, Paris, 1967*



Les Thérapeutes d'Alexandrie dans la tradition et dans la recherche critique jusqu'aux découvertes de Qumrân
J. Riaud
*In Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II.20.2
1987*